

ROMAN

Une  
**ruse inversée**

Frédéric Tremblay

JOEY CORNU  
É D I T E U R

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Tremblay, Frédéric, 1993-

Une ruse inversée

(Jeune plume)

ISBN 978-2-922976-12-0

I. Titre. II. Collection: Jeune plume (Rosemère, Québec).

PS8639.R45R87 2008 C843'.6 C2008-940459-9

PS9639.R45R87 2008

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Couverture et mise en pages: Christine Mather

Dessin de quatrième de couverture: Isabelle Langevin

Correction d'épreuves: Isabelle Harrison  
et Antidote RX

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450-621-2265 • Téléc.: 450-965-6689

joeycornu@qc.aira.com • www.joeycornu.com

© 2008, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-12-0

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,  
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que  
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2008:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

C'est une chose complexe que de faire la dédicace  
d'un premier livre. Du moins, ça l'est pour moi. Tant  
de personnes qui m'ont aidé à passer à travers les étapes  
de la correction puis de la publication, tant de lecteurs  
dont les commentaires ont guidé mon écriture.  
Je voudrais pouvoir tous les remercier pour ce qu'ils ont  
fait et été, pour leur patience quotidienne, leur énergie  
éternelle. Et je ne veux pas non plus brûler tous les noms,  
pour me retrouver avec une page de dédicace vide  
au deuxième roman, au troisième, au quatrième...

Je prends les lignes qui me restent pour remercier  
quelques-uns d'entre eux. Ceux dont le nom n'est pas ici  
ne doivent pas s'en faire, ni croire que je les ai oubliés.

À ma mère, la première lectrice d'*Une ruse inversée*,  
et à mon père, qui m'ont tous deux encouragé pendant  
les démarches d'édition.

À Julie Gervais, celle qui m'a lu en premier – tous écrits  
confondus – et qui a fait de nombreuses démarches  
pour la promotion du roman.

À Florence Chadronnet, pour les centaines d'heures  
passées à parler avec elle, et qui, si elles ne m'ont  
pas inspiré cette histoire, m'ont au moins fait rire  
un bon coup.

Et à Marianne, la Rose dont j'ai rêvé si longtemps.

F.T.

# Prologue



Un événement monopolisa un long moment le papotage des beaux salons parisiens durant la fin de l'été 1760 : l'affaire des Quatre Dimanches.

Quelques heures à peine après le premier dimanche, les rumeurs couraient déjà bon train; quand on en compte deux, puis trois, inutile de dire ce qui se passa. On en parla, on en parla, grand Dieu! il semblait certain que l'on continuerait d'en parler pour un siècle au moins.

Au coin du foyer, la pipe au bord des lèvres, les hommes en sourirent; dans ces soirées où la brillante des robes remplaçait le lustre des esprits, les femmes en rirent, tout au plus, avant que ne reprennent les danses et les chants. Enfin, tous ceux qui étaient liés de quelque manière à la haute société française du 18<sup>e</sup> siècle ne purent se retenir de parler de ces événements survenus si

soudainement, comme la pluie sur l'océan : qui le ride de mille vaguelettes, qui fait chuintier ses eaux et ses courants, et dont la vapeur, des heures plus tard, ne s'est pas encore totalement volatilisée.

Pourtant, de toute l'horreur que supposaient de si sordides circonstances, il ne demeurait rien lorsqu'on en discutait. Ne restait plus que la couche humaine des choses – en deçà de l'aspect moral –, celle où naissent toutes ces questions auxquelles l'homme s'accroche si bien en dernier recours. Qui donc étaient les suspects? Qui pouvait être coupable? Ses motifs, ses raisons, ses manières, son poison? Diable, n'avait-il pas pensé à ceci... ni à cela...?

Contons, contons le plus courtement possible, pour qu'à nos lecteurs il ne semble pas trop étrange d'entendre parler d'une histoire dont ils ne connaissent encore rien.

Le premier dimanche d'un paisible mois d'août, l'été encore chaud et plein de son orangé velouté et de ses arômes capiteux, c'était le père d'une grande famille qu'on avait vu glisser comme une ombre dans les rues de la métropole des plus grands esprits du monde.

Son sourire troublé n'avait éveillé que de l'indifférence chez ceux qui avaient posé un regard sur sa personne; ces bonnes âmes avaient leurs propres préoccupations, et celles des autres n'y résistaient pas. Cependant, lorsqu'il s'était écroulé dans sa

marche, les joues aussi crayeuses que celles d'un homme à l'agonie, on avait accouru en vitesse. Pas assez rapidement pour qu'il soit secouru, mais suffisamment pour que les derniers instants du pauvre quidam aient pu être relatés par des dizaines de passants.

Et lorsqu'enfin un médecin était venu, alerté par les cris et les murmures de la foule, il était trop tard pour agir. La suite de soubresauts irréguliers qui avaient agité le corps du père venait de cesser. Ses yeux révulsés s'étaient arrêtés sur la vision d'un ciel pâle et calme.

Peut-être avait-il espéré, dans ses dernières secondes, voir venir sa délivrance. Peut-être, finalement, avait-il été déçu de ne rien entrevoir, sinon une grande chape d'ombre venue le recouvrir. Quoi qu'il en soit, il était mort ainsi, les yeux tournés vers son Dieu, avec aux lèvres cette unique question : *Pourquoi?*

Le deuxième dimanche de ce même paisible mois d'août, où l'été et sa chaleur dévorante faisaient encore des leurs, où les bourgeons des fleurs éclataient à profusion en se moquant royalement de l'approche de l'automne, c'était un autre noble qui fut pris comme cible – victime de ce Démon du dimanche s'en tenant à l'idée que le monde français avait besoin d'une intrigue pour quitter son immobilité. Se sachant mourant et sur le point

de s'écrouler, il héla la première diligence qu'il vit et paya le cocher avant même la fin de son office, dans un indubitable souci d'honnêteté. Qui était donc l'homme qui avait conçu les fiacres de manière à ce que le conducteur soit isolé de ses passagers? Qu'il fût mort ou vivant, il dut s'en vouloir après ce jour. Le voyage s'était fait sans encombre jusqu'à destination, mais quand la voiture s'était arrêtée, la porte était restée muette, le silence régnant dans le carrosse.

Le conducteur s'était levé, intrigué, et quand enfin il s'était décidé à outrepasser les limites du respect en poussant la portière, il avait vu le cadavre étalé sur la banquette de cuir. Toute trace de vie avait quitté le cœur du passager. Il ne demeurait, comme preuve de son existence passée, que le sang que l'on voyait encore couler dans ses veines, sang qui commençait à foncer – apparemment sous l'égide de quelque sombre intoxication.

Le troisième dimanche de ce même mois d'août de moins en moins paisible, c'était un courtisan de Louis XV, tout aussi honorable que brûlant d'espoir pour lui et pour son roi, qui s'était affaissé lors d'un simple dîner. Pourtant, il avait à peine touché aux plats qui lui avaient été présentés. Il était même en compagnie de gens qui n'avaient aucune raison de souhaiter sa mort, des gens de sa propre maison et d'autres, alliées de la sienne.

Mort, lui aussi. Le visage rongé par le martyre qu'il avait vécu avant de succomber. Une série de spasmes tous plus violents les uns que les autres.

Personne n'avait pu rien y faire.

Le quatrième et dernier dimanche d'août, la température et la chaleur s'étant gâtées, quelque aristocrate avait péri dans l'heure de son bain. On l'avait retrouvé noyé, mais comme tous les autres, son sang s'était noirci, ses veines avaient enflé, et on avait découvert son corps tordu d'une manière qui laissait croire que ses derniers instants avaient été sauvagement agités.

Le premier incident était survenu à dix heures du matin. Le second à treize heures, le troisième à dix-neuf, le quatrième à vingt-deux. Toujours plus tardivement, à mesure que les dimanches passaient. Avec une précision presque mathématique, la faux s'abattait, mort rapide et souffrante, frappant sans honte ni remords – immuable.

Ce ne pouvait plus être une suite d'incidents ni de coïncidences. Les éléments s'imbriquaient parfaitement les uns dans les autres, comme autant de preuves d'une unique conclusion : les veines comme des chemins d'encre, les sursauts, puis l'arrêt cardiaque et respiratoire. Et le fait que toutes les morts soient survenues un dimanche – quatre dimanches d'un même mois.

Août. Un mois qui n'avait rien d'extraordinaire.

Mais pour une société, pour des gens comme ceux de Paris, se cherchant une nouvelle sur laquelle spéculer, convenant que tout n'allait pas toujours pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, pour ceux-là les coïncidences prenaient des airs de meurtres en série, exécutés avec une froideur et une rigueur incroyables.

Ainsi commence cette histoire. Celle de la première semaine du mois de septembre – celle du premier dimanche de ce même mois.

Et de l'affaire des Cinq Dimanches.

# Chapitre 1



Un mardi matin se levait sur le monde, comme un million d'autres avant lui, avec l'air d'un mardi matin, et le soleil d'un mardi matin. Un soleil paresseux, pâle, qui entamait sa montée sans l'arrogance de celui du samedi ou du dimanche, par exemple.

Situons-nous bien rapidement et brièvement. Nous sommes dans un bâtiment plutôt sombre et austère, faisant grise mine comparativement à ceux de Paris, bien plus brillants et bien moins glauques. C'était un palais dépareillé entouré de murailles d'une pierre blanche, rendue grise par le temps et le manque de soin. Une demeure retirée du monde, sur laquelle grimpaient, comme sur le parapet haut de deux hommes qui l'entourait, des vignes en quantité innombrable et des lierres vert et noir, avec leurs milliers de branchettes s'ancrant

dans le crépi comme une inévitable gangrène, rongant patiemment le roc.

Une cour dans laquelle auraient pu loger quatre phalanges d'une même armée, prêtes à l'assaut.

Un chemin de pierres allait des portails de fer sculpté jusqu'aux imposantes portes du manoir – taillées dans le chêne, sobres car toutes teintées de même manière, mais frivoles de par les mille ornements courant sur leur surface. C'était tout ce qui pouvait prouver qu'on portait encore une certaine attention à la demeure – le dallage était d'ailleurs d'une propreté excessive. Là, il n'y avait ni mauvaise herbe ni rocaille noire contre le pavé blanc. Alors que la pelouse de tout le reste de la cour s'était jaunie en de nombreux endroits, autour de ce chemin dallé il y avait un corridor large de deux mètres sur la droite comme sur la gauche, le long duquel l'herbe était aussi verte que si l'été se fût trouvé à son zénith.

Dans une salle du deuxième étage de ce grand manoir aux multiples dédales et pièces, un homme, assis dans un fauteuil aux larges accoudoirs, tout entier absorbé dans sa tâche, se tenait presque immobile.

Il faisait glisser sa plume sur le vélin tendu devant lui, étalé sur son bureau et tenu aux quatre coins par des objets tous plus hétéroclites les uns que les autres. Ses lettres étaient aussi amples

qu'à leur habitude, ses mots rapides et concis, ses paroles claires et sans ambages.

Il commença par l'éternel « À Sa Majesté », salutation tout ce qu'il y avait de plus usité, puis poursuivit en de semblables termes, tout d'abord parlant de manière plus voilée, énonçant une série de faits comme un homme qui cherche à assurer à son arme un solide appui avant d'en presser la détente – comme cet homme qu'il était. Et enfin, emporté par l'ardeur de l'emploi, mais gardant tout de même un certain flegme, il entra dans le vif du sujet, testant ainsi la solidité de son appui. Il était solide, sans doute possible, bien plus même que ce qu'il lui avait semblé au premier abord.

Il compléta la missive par de grandes lettres, les dessinant lentement dans un souci de détail et de netteté qui avait tristement déserté les lieux de sa maison :

« De votre ancien ministre qui attend et espère. »  
LOUIS DE LA ROCHELLE

Il se relut dans la lumière de sa chandelle toute proche. Quand vint le temps de sceller son message, et comme il s'apprêtait à ouvrir son étui de cire à cacheter, il crut entendre quelque chose, un son dont l'éclat aigu avait de quoi l'étonner. La

clarté du bruit prouvait qu'il venait de près – de la cour, certainement.

La Rochelle hésita entre apposer son cachet ou aller voir de quoi il s'agissait, sachant pertinemment que son majordome devait déjà s'être rendu sur place pour régler ce qui devait l'être en bonne et due forme. Il finit par choisir la seconde option.

Il abandonna près de la chandelle sa chevalière animée de reflets, délaissa sa feuille et se rendit à la fenêtre en fronçant les sourcils, écarta les tentures d'un ample geste du bras, et jeta son regard impatient sur la cour, sur le pavé menant des grandes portes ouvragées jusqu'à celles de la demeure.

Il vit un homme – très certainement un simple courrier – qui parlait à son serviteur en serrant les lèvres. Ce dernier répondait rapidement et à large renfort de gestes, dans une grotesque pantomime qui frisait le vaudeville; son regard coulait souvent vers la fenêtre du marquis de La Rochelle, à travers laquelle il ne pouvait rien percevoir de son occupant, sinon une silhouette en mouvement. Le marquis sourit, heureux de constater que son domestique avait à cœur le calme de son maître, et qu'il intimait même à l'autre de baisser le ton pour ne rien troubler du silence du manoir.

Les yeux de La Rochelle se déplacèrent sur une diligence qui attendait près de là, à distance respectable. Les chevaux paraissaient agités, mais

l'ambiance morte de la maison de campagne les calmerait bien assez vite, eux sûrement habitués au tumulte et aux mouvements de la ville.

Sa lèvre trembla quand le soleil disparut derrière l'un de ces nuages qui faisaient de sa lumière un clignotement constant : avait-il réellement vu une ombre glisser le long des pierres du chemin, ou avait-ce été un tour de son esprit ? Néanmoins, une chose paraissait évidente, le véhicule n'était pas vide ; contre les ténèbres qu'il percevait à travers ses carreaux, il venait de voir une main à la peau aussi blanche que celle d'un cadavre.

Le courrier finit par tendre à son serviteur une lettre glissée dans une enveloppe, puis se retira d'un pas rapide. C'était du saisissement que La Rochelle, posté à la fenêtre comme un guetteur silencieux, pouvait deviner sur son visage ; il semblait étonné que l'on fasse preuve envers lui d'aussi peu de galanterie, surpris également d'avoir reçu un si froid accueil, plein de sous-entendus et de murmures. L'homme reprit place au-devant de l'attelage, et le messager redevint conducteur.

Mais au lieu de partir, il attendit.

Francelin, son domestique, alla fermer les barrières, et jeta un regard soupçonneux derrière lui en constatant que, alors que les secondes filaient, le cocher restait impassible, regardait devant lui, ne se décidant pas à esquisser un geste

pour sortir le carrosse de sa gangue d'immobilité.

Et alors que le portail s'était rouvert puis refermé dans un grincement désagréable, le domestique montant déjà vers lui, La Rochelle demeura ainsi posté près de la fenêtre, s'appuyant contre le châssis de bois, observant l'homme au visage muet et inexpressif qui demeurerait devant chez lui dans l'attente d'un ordre qu'il n'était pas près de recevoir.

Il vit, à l'intérieur de la diligence elle-même, un visage venant lui prouver que celui qui se tenait effrontément ainsi, se croyant à l'abri de son regard, l'observait, lui, ou sa demeure peut-être.

Un premier coup frappé à sa porte vint le distraire de cette vision ; au second La Rochelle avait déjà la main sur le bouton doré et le tournait, ramenant le battant vers lui et ne s'étonnant pas le moins du monde de voir paraître devant lui Francelin, dont nous avons déjà tant vanté les mérites.

— Monsieur a reçu une lettre : la désire-t-il dès maintenant ou plus tard, au dîner ?

Il n'hésita pas ; il n'était pas précisément curieux de tout savoir du message, mais l'identité de ce personnage pâle comme un suaire, caché dans sa voiture, il désirait ardemment la connaître.

— Dès maintenant, je t'en prie.

— Selon votre bon plaisir.

L'enveloppe jaillit d'un repli du vêtement du



majordome, et La Rochelle la prit d'un geste qui se voulait désinvolte. Dans sa main, nul tremblement, aucune émotion perceptible – ni dans sa voix ni ailleurs. D'émotion, il n'en avait généralement aucune sinon l'impassibilité, qui n'en est pas une à proprement parler. Il se sentait plutôt intrigué, ou bien il l'avait été l'espace d'une fugitive seconde.

La Rochelle n'était pas homme à ressentir les choses de manière démesurée, comme trop d'autres savaient si bien le faire.

Ses yeux se posèrent sur le rond de cire qui contenait le cachet; de ces armoiries apposées, il ne connaissait rien. Elles étaient anonymes.

Francelin se préparait déjà à partir. Il avait tourné les talons, la tête encore mi-virée, lorsqu'un éclat de son maître vint interrompre l'esquisse de marche qu'il avait amorcée.

— Attends!

Le majordome se retourna. La Rochelle le fixait intensément, l'enveloppe entre les doigts, l'autre main négligemment posée contre le battant de la porte toujours ouverte.

— Sais-tu de qui vient cette lettre, et ce qu'elle dit à peu près?

— Je n'en sais vraiment rien, Monsieur; j'ai reçu et j'ai donné. Celui qui m'a tendu l'enveloppe était un laquais, non son auteur. Il semblait lui-même en connaître bien peu, et je n'ai rien demandé de

trop détaillé, puisque je sais que vous tenez le silence d'or pendant votre travail... (Un rapide regard glissé vers la fenêtre vint lui certifier le doute qu'il avait laissé transparaître dans son hésitation.) Cela, Monsieur l'a vu, je crois. Je n'en connais pas plus, hormis qu'il aurait voulu vous la remettre en main propre. Celui qui vous a fait la grâce de sa visite doit avoir déjà quitté votre domaine; il est trop tard pour voir de qui il s'agit. Du moins la lecture vous l'apprendra-t-elle assez tôt.

Le marquis fit quelques pas en arrière et regagna la fenêtre. La diligence commençait à s'ébranler pour rejoindre la route, qui allait jusqu'à un endroit où le regard ne se rendait pas.

— En effet, il n'est plus là, Francelin. Merci pour tes loyaux services.

— Tout l'honneur est pour moi.

Le majordome s'inclina avec l'humilité d'un homme docile vivant néanmoins dans un confort convenable, puis se redressa et repartit d'un pas plus paresseux que celui qui l'avait porté jusqu'ici. Maintenant, le calme revenu, plus rien ne le forçait à s'empressement.

La Rochelle reprit place dans son siège. Il déposa avec regret la mystérieuse lettre sur le coin de son bureau, se demandant encore qui était ce sombre individu duquel il n'avait rien vu, sinon un pan de peau blême. Revenant à ses esprits, il s'appliqua vite

à apposer son sceau sur l'enveloppe contenant le parchemin dont il venait de terminer l'écriture, et relégua la tâche aux oubliettes de ses pensées, posant le message sur un coin de son secrétaire.

*J'ai pour l'heure autre chose à faire, songea-t-il.*

Car il reprit la lettre qu'il venait de délaissier, cette lettre qui soulevait en lui un écho de curiosité. Il mira de nouveau le rond de cire rouge dans la flamme de la chandelle allumée au coin du bureau, dont l'économe lumière était rendue inutile par les rideaux maintenant grands ouverts.

Ce dessin, ces arcs et arabesques lui étaient bel et bien inconnus.

La Rochelle se mit à la lecture du message.

## Chapitre 2



Fuyons quelques instants la demeure recluse du sieur de La Rochelle, son majordome, ses lierres et son chemin de dalles bien propres, pour remonter un peu dans le temps.

L'histoire nous emporte cette fois dans un faubourg de la capitale, dans un riche quartier non loin du cœur de cette majestueuse ville qu'est Paris, trône de tous les rois français. Plus particulièrement en une demeure qui, parmi toutes les autres, fastes et pompeuses, reluisait encore plus par son élégance, sa beauté et ses savants artifices.

C'était la maison d'une famille connue de tous – même dans une cité aussi bondée et labyrinthique –, celle de la famille d'Aguefort. Autant à cause de la grâce enjôleuse du père que de la part de mystère entourant son fils, il fallait nécessairement que le nom d'Aguefort se retrouve prononcé par

toutes les bouches de la noblesse française.

À l'extérieur, c'étaient toutes ces fontaines qui attiraient l'attention; il devait y en avoir une quarantaine, brimant le silence par leur chant cliquetant, chaque goutte sonnante comme une pièce de monnaie frôlant des pavés de pierre dans un tintement aigu. Des jardins, des jardins, et encore des jardins, avec leurs fleurs aux teintes et aux parfums variés, avec leurs allées de beige et de gris bien agencés, placées selon un quadrillage scrupuleux autour de la maison elle-même.

Autant d'hommes qu'il y avait d'arbres dans les vergers couraient dans tous les sens, se glissant comme des ombres sur un échiquier, prêtant leurs mains à certains plants ou jouant à Dame nature en octroyant à d'autres les grâces d'une pluie rapide.

À l'intérieur, le spectacle proposait une tout autre chorégraphie, mais n'en demeurait pas moins étonnant pour quiconque n'avait pas l'habitude d'une telle occupation.

La valetaille s'y trouvait aussi nombreuse qu'à l'extérieur, sinon davantage. Il y avait des hommes et des femmes allant d'un pas ferme, mais léger, d'une pièce à l'autre, nettoyant, lavant, essuyant, cuisinant, portant courrier et missives sous le regard scrutateur d'un défilé de statues appuyées dans des positions tantôt indécentes, tantôt

rigoureuses et droites. Les tableaux accrochés aux murs étaient encadrés d'or et placés dans un soin méticuleux pour ne pencher ni à gauche ni à droite. Sous toutes ces bonnes attentions, pas le moindre grain de poussière ne paraissait sur les murs frais peints en blanc.

Comparer cette demeure à celle, terne, austère et presque vide du sieur de La Rochelle aurait relevé du ridicule.

De tous ces pions en mouvement dont nous pourrions parler, nous attirerons l'attention sur un seul en particulier.

C'est le grand homme de la famille, c'est d'Aguefort lui-même, maître des lieux. Enfoncé pour l'heure dans un siège de l'unique pièce de la résidence où il n'y avait ni cadres d'or, ni fleurs, ni rien d'autre qu'un simple bureau avec trois chaises, deux devant et une derrière.

Peu intéressé aux activités régulières de sa maison, il regardait fixement, aux premières lueurs du soleil levant, un parchemin ivoire couvert de caractères soigneusement alignés. Une dépêche du roi, dans les bonnes grâces duquel il avait espoir d'entrer, le plus tôt possible.

Souvent son regard dérivait de la feuille, lentement, avec une joie maligne qu'il eût aimé ne plus ressentir, vers ce tiroir fermé à clé où il conservait secrètement tant de messages qui auraient pu

grandement le compromettre, lui et d'autres, par l'importance de leur contenu.

Puis il ramenait son regard vers le document, continuant d'espérer que, bientôt, la réception d'une autre lettre justifierait qu'il prenne à nouveau la clé d'or qu'il gardait toujours sur lui, qu'il l'insère dans la serrure et place, dans la semi-sécurité de ce compartiment, ledit message.

Les mots s'effaçaient sous ses yeux dès qu'il tentait de fixer sur eux tous ses regards. Ils apparaissaient, disparaissaient, plus flous que précédemment. Combien de fois les avait-il lus et relus – combien de fois avait-il tenté de les comprendre tous, avec ce qu'il y avait entre eux?

Depuis une heure au moins, et toujours il en était incapable. Pas qu'il fût analphabète, pas qu'il fût sot; mais cette nuit avait été particulièrement troublée de rêves au contenu effrayant, et il ne pouvait s'empêcher de laisser ses pensées dériver en ce sens.

Trois coups frappés à sa porte avec une lenteur mortelle brisèrent le peu de concentration qu'il avait accordée à sa lecture. Il se leva, époussetant machinalement ses habits, et vint appuyer son oreille contre l'un des battants de la porte. Il sentait la veine du bois sous ses mains, mais n'entendait au-delà qu'un souffle régulier, à peine haché par un début d'essoufflement.

D'Aguefort posa la main sur la poignée, mais hésita à la tourner. Quels étaient les risques d'un danger dans sa propre demeure? Aucun, ou presque. Mais pour un homme qui s'attend à chaque seconde à être poignardé, de face ou de dos, pour un homme prêt à subir le châtiment de la Providence pour les crimes dont il s'est rendu coupable, il n'est jamais aucune mesure qui semble excessive, ni assurance qui soit superflue.

— Qui est-ce? souffla-t-il d'une voix tout juste assez forte pour qu'elle traverse la porte par l'interstice entre ses deux battants.

Il entendit une gorge se racler d'une manière toute féminine, puis une voix chevrotante lui répondit, comme offensée de la question :

— Michèle, voyons! Qui d'autre à une pareille heure, Monsieur d'Aguefort? Et pas seule, pas seule du tout. Si vous ne voyez pas ce que je veux dire, eh bien, laissez là vos réticences et vos craintes, et ouvrez-moi enfin la porte, que je vous le fasse comprendre.

Il rougit un peu, trouvant regrettable d'avoir soumis aux soupçons cette charmante vieille dame, et la fit entrer. Il reprit place dans son fauteuil derrière le bureau et invita Michèle d'un geste de la main à s'asseoir également.

À l'invitation, elle s'exécuta avec un sourire hésitant, mais un réconfort apparent.

Michèle était une femme de près de soixante ans, qui faisait partie du personnel de cette grande famille depuis trente longues années au moins. D'Aguefort lui-même n'en était pas à sa prime jeunesse, mais un seul regard sur cette femme frappée par les années le rassurait sur les années qu'il lui restait lui-même à vivre.

Ses cheveux blancs étaient retenus derrière la tête par une boucle rose, seule extravagance qu'elle se permît dans sa tenue. Son visage semblait toujours heureux, même lorsqu'elle n'avait pas de raison particulière de sourire. De tous ses proches serviteurs, elle était certainement la plus loyale, et en sa compagnie l'on se sentait indéniablement bien, comme si, dans chacune de ses paroles, il y avait eu une sagesse qui ne se trouvait nulle part ailleurs, une sagesse comme seul l'âge sait en fabriquer, pure et simple et certaine de sa portée.

Un regard suffit d'ailleurs à l'homme pour voir, alors qu'elle approchait et prenait place dans un siège face au sien, dans ses mains tremblantes, une enveloppe blanche plissée par toutes les poignes qui avaient dû la tenir pour qu'elle se rende à lui.

— Tu m'apportes du courrier, donc? Comment est-il arrivé jusqu'à toi?

— Il était dans la boîte aux lettres de Monsieur au petit matin. Ce doit donc être un matinal que celui qui tient à vous parler, ou alors un être qui vit

la nuit et dort le jour. Mais attendez... (Elle plissa l'œil gauche et y ajusta un lorgnon avec sa main droite.) C'est que je ne suis plus toute jeune, vous comprenez, et que ma vue s'est gâtée avec le temps.

La vieille dame tentait, tant bien que mal, de déchiffrer l'écriture qu'elle avait sous le nez.

— Ne te donne pas cette peine, Michèle, pas pour si peu. Mes yeux sont encore excellents et la missive m'est destinée, de toute façon. Passe-la-moi.

Ce qu'elle fit donc.

Et aussitôt que le papier toucha ses doigts, d'Aguefort comprit ce de quoi il s'agissait. Ce n'était qu'une impression, brève, fugitive, mais il était homme à accorder une grande importance aux premières impressions; et celle qu'il avait eue, celle qu'il venait d'avoir, lui avait apporté une certitude. Il laissa cependant son regard glisser sur le papier et avant même de voir quoi que ce soit de l'écriture qui avait causé des difficultés à sa servante, l'homme sut que sa première impression avait été la bonne.

Car dans le coin inférieur droit de l'enveloppe, il vit la forme lovée et sombre de l'animal qui lui semblait maintenant si familier, à la vue duquel, depuis bientôt un mois, il sentait son poil se hérissier, se trouvant envahi par une émotion étrange oscillant entre la joie et la folie.

La forme d'un blaireau.

Sa main se mit à trembler, son cœur à battre à une vitesse incroyable.

— Monsieur se sent-il bien?

Dans l'intervalle de sa découverte, il avait oublié la présence de Michèle. Mais elle demeurait là, devant lui, le front barré d'un pli d'inquiétude, les coudes appuyés sur les bras du fauteuil. Elle avait été témoin de sa surprise à la simple vue de la missive. Elle poserait des questions; d'ailleurs, elle avait commencé à le faire, à voix haute même.

Il força sur ses lèvres un sourire de satisfaction épanouie, puis se calma. Le tremblement de ses mains et de son cœur cessa, et il eut l'air alors tout à fait normal, non point malade comme il avait pu le paraître plus tôt.

— Bien? Certainement. Je te remercie de ton inquiétude, mère Michèle, mais tout va bien pour moi, je te l'assure. Merci également pour la lettre.

Il savait qu'être appelée ainsi la rassurait, réchauffait son cœur et lui donnait l'impression d'être essentielle pour ceux qu'elle considérait comme ses enfants, alors que sa progéniture légitime s'était depuis longtemps éparpillée partout dans le monde.

Comme de fait, il vit le front de la femme se déplier et ses joues rosir, se creuser en fossettes d'un bonheur épuré.

— Passez une bonne journée, Monsieur.

Lorsqu'elle eut refermé la porte derrière elle, la main de d'Aguefort se remit de nouveau à tressauter subrepticement et son cœur à cogner contre sa poitrine.

Il ouvrit la lettre, les doigts incertains. Déplia le parchemin, qui s'étala sous ses yeux avec ses multiples plis, dévoilant des mots et des phrases à ses yeux dilatés. Il les voyait maintenant avec une clarté qui n'avait rien de comparable au précédent message, un autre venant de quelque dignitaire de la cour du roi.

D'Aguefort dévorait les lignes des yeux, incapable de s'arrêter avant d'avoir atteint la fin d'une phrase, puis incapable de s'empêcher d'entamer la lecture de celle qui suivait.

« Monsieur d'Aguefort,

« Il y a de bonnes nouvelles à la Cour – bonnes pour vous, moins bonnes pour d'autres – qui pourraient, Dieu m'en soit témoin, vous servir de couverture pour les jours à venir. Ah! notre bon Roi fait encore des siennes avec ses désirs. S'il pouvait seulement savoir que sa main désigne non pas ceux qui seront promus, mais ceux qui mourront de quelque trahison, dame! qu'il se retiendrait de la lever encore, fût-ce pour donner des ordres! Mais il n'en sait rien, semble même s'en désintéresser, grâce nous en soit faite. »

L'homme leva les yeux de la feuille, reniflant de mépris. Il n'appréciait pas du tout que son allié traite de trahison ce qui était son complot, son projet; et le Blaireau devait savoir qu'il n'aimait point qu'on insulte la voie qu'il suivait de manière si appliquée. Il ne se gênait pas pour autant de le faire.

«Car elle s'est encore levée, la main de notre Bien-Aimé, désignant, point un homme, point une chemise ni un chapeau, mais un nom sur une liste de milliers d'autres. Selon moi – vous savez ce que vaut mon avis –, un tel choix n'est dû qu'au hasard, et ç'eût été le nom du dessus qu'il aurait souhaité choisir que le monarque n'en aurait rien dit. Néanmoins les ordres ont été envoyés un peu partout dans le royaume, et il faudra peu de temps pour que cet homme lui-même soit appelé pour recevoir la marque de ses dignes fonctions.

«S'il n'était pas parmi nous au moment de l'annonce, c'est que la présence de cet homme est rare et coûteuse. En permanence, il semble se cloîtrer dans son manoir en attente des nouvelles du monde extérieur, mangeant des ombres, buvant des silences, se plaisant à voir le jeu des ténèbres bafouées par la lumière du soleil sur les pierres d'un chemin que plus personne ne parcourt. Avant qu'une semaine se soit écoulée, cependant, il aura reçu le message l'invitant à venir jusqu'au palais de Sa Majesté. Car toute la Cour sait son nom, et toute

la Cour doit se retenir d'envoyer dès maintenant quelque missive à sa demeure – certains détails devant être réglés auparavant.

«Cet homme, mon ami, c'est Louis de La Rochelle, vivant aux abords de Fontainebleau. Avec lui, il vous faudra agir comme avec les quatre autres, si vous poursuivez toujours le même but, si de notre Maître et Seigneur vous voulez toujours vous faire un fidèle allié. Mais pressez-vous, car d'ici une semaine il lui sera proposé de devenir chambellan du roi, et alors, tous le connaissant, nous ne pourrons empêcher qu'enquête soit menée sur sa mort éventuelle. Tandis que maintenant, tout pourrait demeurer sous silence – cet homme ou un autre ne ferait pas de différence et Sa Majesté, à la nouvelle de la mort de celui qu'elle avait choisi, se contentera de pointer un autre homme, un autre nom.

«Et ce, jusqu'à ce que sa main finisse par vous désigner, vous.»

LE BLAIREAU

D'Aguefort reposa la lettre et, dans un souffle, se permit de jeter un regard par la fenêtre. Le jour était à peine levé. Il aurait encore le temps d'agir avant que tombe le soir.

Le Blaireau. Il en savait si peu sur cet homme, et pourtant c'était sur lui, sur sa tête, ses lèvres, ses

mais, que reposaient son honneur et son avenir.

Le Blaireau. Délateur de la cour de France, qui l'avait contacté depuis un peu plus d'un mois, quand le dernier chambellan de Sa Majesté était tombé gravement malade dans des circonstances fort suspectes. Il avait dû voir en lui une proie de choix et ne s'était pas trompé: arriviste comme il ne s'en faisait plus, d'Aguefort – successeur d'une lignée d'hommes qui n'avaient jamais accepté ni l'échec ni une victoire sans retentissement – avait acquiescé à son offre avec joie, voyant bien dans cet homme, ou plutôt ce spectre d'homme, une chance d'accéder au poste qu'il avait toujours désiré.

Le Blaireau. Homme immoral, dans un siècle où la morale elle-même avait très peu de sens, il trahissait coup sur coup en sachant bien que chacun de ses mots était en train de clouer sur le crucifix des hommes et d'autres encore.

Jamais jusqu'à présent ses informations ne s'étaient révélées fausses et cette unique raison expliquait pourquoi d'Aguefort ne se privait pas de les entendre. Il en était venu à établir envers ses révélations une dépendance fortuite, mais étonnamment solide. Par lui-même, il n'aurait jamais pu se résoudre à chercher ces détails qu'il recevait maintenant sans aucun effort. Il ignorait bien ce que le Blaireau avait à gagner dans cet échange, mais chacune de ses missives devenait

plus précieuse que la précédente, plus jalousement conservée dans le secret du tiroir verrouillé.

Il relut une deuxième fois la lettre, puis retira de son cou la chaîne à laquelle était passée une clé d'or, pour ce jour-ci seulement, car dans un luxe de précautions, chaque nouvelle journée la voyait changer de cache. Il l'introduisit dans la serrure, avec un tremblement spasmodique des doigts l'énervant d'autant plus qu'il était incapable de le réprimer.

Des dizaines de lettres, d'enveloppes déchirées, de parchemins froissés s'y étalaient, désordonnés, gardant leurs intrigues avec une froide jalousie.

Il y ajouta la lettre qu'il tenait entre ses mains.

D'un autre tiroir il extirpa, toujours suivi de ce tressautement irrépressible des mains, un encrier, une plume et une pile de papiers, qu'il posa délicatement sur son bureau.

Et il se mit à écrire, la tête à quelques centimètres de la surface de son pupitre. D'autres fois également, elle était levée, mais penchée selon un angle grotesque. Ses mains avaient cessé de trembler quand il avait compris que son écriture devait rester droite et fière, sans chevroter ni révéler l'hésitation qui le tenaillait.

Au bout d'une heure ou un peu plus – le soleil approchait du paroxysme de sa lumière –, il reposa la plume, la rangea, elle et l'encrier ainsi que les



quelques parchemins qu'il n'avait pas utilisés. D'Aguefort se leva, remettant de l'ordre dans les pages dont il s'était servi. Il ouvrit la porte et sortit dans le couloir en éprouvant comme une grâce le silence qui y régnait.

Il fut peu surpris de trouver, plus loin sur la gauche, grandement absorbée dans la contemplation qu'elle faisait d'un tableau de Vinci, la vieille camériste, celle-là même qui était venue lui remettre son courrier. Il s'en voulut de continuer à nourrir envers elle de telles interrogations lorsqu'il songea qu'elle avait pu tout aussi bien laisser l'oreille collée contre sa porte dans l'espoir de l'entendre se parler seul, durant la dernière heure, et qu'elle ne s'en était détournée que lorsqu'elle avait entendu son pas pesant venant vers elle.

Mais l'admiration qu'elle avait pour la pièce était tout à fait sincère, et l'étonnement qu'il lut sur ses traits quand elle le regarda l'était tout autant. Des années et des années passées à employer autant de domestiques lui avaient conféré la faculté de discerner le vrai du faux, avec un œil que le commun des hommes ne possédait pas.

— Monsieur voudrait-il donc quelque chose? Aurait-il besoin de la vieille Michèle ou d'un de ses valets?

D'Aguefort sourit, touché par le ton qu'adoptait la vieille à son égard. Elle lui parlait comme à un

enfant, mais c'était une douceur qu'il appréciait. Elle le prenait encore pour un homme naïf, peu connaisseur des douleurs et des fourberies de la vie. Si seulement elle avait su...

— Certainement! Mais je te laisserai tout entière à l'admiration de ce chef-d'œuvre. Je crois que tu n'avais ni désir ni raison de te faire déranger.

Elle lui retourna son sourire et plissa les yeux comme pour mieux lire si ce qu'elle voyait sur son visage était de l'amusement ou autre chose.

À ce moment, d'Aguefort avait déjà tourné le dos, parcourant le couloir en sens inverse.

Il arriva bien vite à un escalier, n'ayant rencontré jusqu'à présent aucun de ses domestiques. Il le descendit rapidement, écoutant l'écho de ses pas, comme la musique d'un homme solitaire dans une maison désertée.

Au premier étage, il vira à droite et trouva au bout de quelques minutes l'un des valets de la demeure, occupé à tailler un rosier avec des pinces d'acier qui cliquetaient allègrement.

— Ah! voilà enfin quelqu'un pour m'aider.

— Qu'y a-t-il, Monsieur? demanda l'homme en détournant avec grande irritation la tête de son ouvrage, comme s'il avait trouvé du réconfort dans la taille de cet arbuste.

— Que l'on fasse préparer ma voiture! s'exclama d'Aguefort en souriant. J'ai à faire, pas trop loin

d'ici, j'ose l'espérer.

Il lui fut retourné un visage sans joie; mais le tailleur s'inclina tout de même, posa ses pinces et s'en alla sur un dernier grognement à l'égard du maître.

D'Aguefort n'eut à attendre que peu de temps. Un instant plus tard, ce même vieillard revenait et lui disait que sa voiture était prête et qu'il n'avait qu'à se rendre au portail.

Puis il retourna sans attendre à son rosier, sans voir d'Aguefort froncer les sourcils. Il ne pouvait croire que, pour le maigre salaire auquel il avait droit, cet homme puisse continuer de travailler avec une telle ferveur.

Il prit une mante grise plus chaude que la seule veste qu'il portait – septembre pouvait réserver des surprises de froid –, poussa la porte et s'en fut.

D'Aguefort trouva en effet sa diligence toute prête. Prenant place dans le véhicule, il se délesta du manteau dont il s'était couvert les épaules pour passer dehors et du sac qu'il avait à la main.

— Où Monsieur désire-t-il aller?

— Chez un certain sieur Louis de La Rochelle, possiblement dans la région de Fontainebleau... Au cœur de Paris, aux Archives en premier, qu'on nous dise exactement où habite cet homme!

Le cocher hochait la tête, avant de signifier aux bêtes que le moment du départ était venu.

D'Aguefort se frotta les mains, heureux des événements et de la rapidité avec laquelle il les faisait s'enchaîner. Deux heures à peine s'étaient écoulées depuis la lecture de la lettre du Blaireau, et déjà le quart de son projet était en branle. Malgré tout, il restait encore nombre de choses à faire, de détails à régler et de mensonges à broder avant que tout ne fût totalement prêt.

Il garderait le plaisir de se savoir glorieux pour le prochain dimanche, quand il aurait fait avec brio un cinquième pas vers le rôle qu'il espérait jouer près du Trône.

Pour acheter le livre et continuer la lecture,  
visitez la boutique de Joey Cornu à  
<[www.joeycornu.com/Boutique/ecommerce/livres.php?>](http://www.joeycornu.com/Boutique/ecommerce/livres.php?>)